

UN HABILE OUVRIER DEVENU GRAND EVEQUE

Eloi naquit à Limoges et fut élevé par des parents " qui comptaient une longue suite de chrétiens parmi leurs aïeux. " Il se distingua de bonne heure par un piété ardente et aussi par une grande adresse dans toute espèce d'ouvrages manuels. Son père, voulant utiliser cette qualité précocée, le confia à un orfèvre de Limoges, nommé Abbon, chez lequel l'enfant apprit les éléments de son art.

Peu d'années suffirent pour faire d'Eloi un ouvrier de premier ordre.

Un jour, le roi Clotaire eut l'idée de commander un fauteuil tout en or, et digne de sa royale majesté. Mais on eut beau chercher, on ne trouva personne capable d'entreprendre un travail aussi difficile.

Cependant, le trésorier du roi se rappela qu'il connaissait à Limoges un excellent ouvrier : c'était précisément le jeune Eloi. Il alla le trouver et lui demanda s'il se sentait de force à faire ce que désirait le roi.

Le trésorier put se convaincre bientôt qu'Eloi était un artiste de grand talent et qu'il pourrait facilement exécuter l'œuvre commandée. Clotaire apprit cette nouvelle avec un grand plaisir ; il y avait donc, dans ses Etats, un homme que la difficulté d'une telle entreprise n'effrayait pas !

Plein de joie, — les rois de cette époque avaient des bonheurs à peu de frais, — il fit rassembler tout ce qu'il avait d'or et le mit à la disposition d'Eloi pour la confection d'un fauteuil ; mais, chose incroyable, avec la matière qui ne devait servir qu'à un seul, l'orfèvre en fit deux !

Dès que le travail d'Eloi fut achevé, il le porta au palais. Ces fauteuils étaient des chefs-d'œuvre de grâce et d'élégance. Aussi l'artiste en espérait-il un grand succès. Il ne présenta d'abord que l'un des deux et cacha l'autre.

Le roi témoigna beaucoup d'admiration pour ce magnifique travail ; il ne cessait de le vanter et ne pouvait en détacher les yeux. Il combla d'éloges le brillant artiste qui reçut une récompense digne de son talent.

Mais quel fut l'étonnement du prince quand on lui apporta le second fauteuil !

— Je n'ai rien voulu perdre, dit modestement Eloi ; et, de l'or qui m'est resté, j'ai fait ce siège.

Clotaire, rempli d'étonnement, demanda comment l'ouvrier, avec la matière d'un seul ouvrage, avait pu en faire deux.

Eloi répondit, avec l'esprit et l'intelligence dont il était si bien doué, à toutes les questions du roi qui ne put s'empêcher de dire : " On peut juger, par cette action, de la confiance que vous mériteriez en choses plus importantes. "

Ce fut le commencement de la fortune de saint Eloi. Le prince conçut pour lui la plus grande estime et le combla d'honneurs et de dignités. Malgré sa haute position, l'heureux homme ne renouça point aux travaux de son premier métier et son habileté n'eut pas de rivale.

C'est ainsi qu'Eloi se fit connaître à la cour des rois Francs et fut nommé évêque de Noyon, sur les instances du roi Dagobert.

R. DU GRANDPRE?

LA CORRECTION MATERNELLE

J'ai connu un jeune enfant, nommé Ernest, qui était très-paresseux, et qui, de plus, avait l'effroyable habitude de mentir. Sa mère commença par lui faire des observations auxquelles il ne fit pas trop attention ; il s'attira aussi de sévères corrections auxquelles sa grand' mère, par faiblesse, cherchait à le soustraire.

Mais, enfin, avec le temps, on réussit à lui faire comprendre combien mentir était chose odieuse. Il prit le parti de bien faire et s'habitua toujours à dire la vérité. Toutefois comme il était pas mal étourdi, il lui arrivait encore assez souvent d'être en faute, et, quand on le lui faisait remarquer, il répondait : — J'ai oublié.

Un soir, sa mère lui dit qu'elle avait trouvé un moyen de le faire souvenir. Il y avait dans la cour un grand poteau blanc. Il fut convenu que chaque fois que Ernest ferait mal, il enfoncerait dans ce poteau un clou, de sorte que ces gros clous noirs devaient lui montrer combien il oubliait fréquemment.

Après quelques semaines, les clous enfoncés dans le poteau étaient nombreux, et Ernest, qui maintenant était rempli de bonnes intentions, se sentait tristement affecté. Sa mère lui dit alors qu'il enfoncerait un clou pour toute mauvaise action dont il se rendrait coupable, mais que, aussi, il en retirerait un pour toute bonne action qu'il ferait. Pendant un temps le nombre parut rester le même ; il en enfonçait, il en retirait. Mais au bout de quelques mois il ne restait pas un clou dans le poteau.

Un jour sa mère le trouva assis sur l'herbe, près du poteau et paraissant triste.

— Eh bien, Ernest, qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-elle.

L'enfant indiqua le poteau.

— Mais, reprit la mère, tous les clous ont disparu.

— C'est vrai, mère, répliqua Ernest ; mais les marques restent.

On lui y avait de grands trous noirs sur le poteau, pour rappeler à Ernest toutes ses fautes.

Sa mère lui dit qu'il en était de même pour son cœur.

— Et, lui dit-elle, si ces marques te déplaisent, que dirais-tu donc si tu pouvais voir ton cœur comme Dieu le voit, tout taché par le péché ?

Et c'est ainsi qu'une correction, qui avait commencé avec des verges, un jour que Ernest avait brisé son écuelle dans un moment d'étourderie, finit, avec le temps, par de hautes considérations. Cet enfant, d'ailleurs, que nous avons connu, occupe aujourd'hui une très-belle position, qu'il remplit avec honneur.

LOUIS BAILLEUL.

LES PETITS DÉNICHEURS

Qu'ils sont joyeux ces enfants courant sans but, par la forêt, les joues empourprées et le tire aux lèvres ! Comme un rayon de soleil pénétrant l'épaisseur de la feuillée, leurs yeux brillent à travers leurs cheveux en désordre.

Ils s'arrêtent devant les arbres dont les branches supportent les microscopiques chefs-d'œuvre exécutés avec l'herbe et la mousse.

Hélas ! chers enfants, qu'allez-vous faire ? Je vous vois grimper, vous, le plus agile ; confiant dans la rugosité de l'écorce de ce vieux chêne, où retentissent de frais gazouillements, vous montez toujours, toujours... Vous les tenez, ces nids délicats : celui-ci ne contient que des œufs monchetés ; celui-là renferme une génération trop faible pour prendre l'espoir. Déjà cruel, vous apportez à vos camarades les trophées d'une triste victoire ; vous êtes impassible devant les notes plaintives de ces pauvres mères qui voltigent près de vous, tant la douleur, pesant sur leurs corps si frêles, semble les éloigner du ciel !

Quelques minutes encore, puis œufs, oiseaux et nids ne seront plus dans la fougère que d'informes débris. Saules, les déshéritées viendront visiter ce lieu de carnage : pour elles, plus de verdure, plus de printemps, plus de lumière ! C'était plaisir, pourtant, d'entendre dans les bois le concert de ces chanteurs désintéressés, mêlant aux ondulations des joies présentes, les douceurs des espérances futures.

Vous allez rentrer au foyer, méchants maraudeurs ; vous allez vous blottir contre un cœur ami ; bientôt, vous vous endormirez radieux, sous les baisers maternels. Vous grandirez...

Votre âme deviendra un nid mystérieux, où vous abriterez vos illusions, tous ces gais oiseaux qui chanteront en vous.

Prenez garde ! vous ne serez jamais aussi grand que l'arbre centenaire, on vous atteindra plus facilement. Vous trouverez sur votre route de vils envieux ; vous vous heurterez contre les